

L'école des femmes

Jean Le Moyne

Volume 2, numéro 6 (12), novembre-décembre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59785ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Moyne, J. (1960). L'école des femmes. *Liberté*, 2(6), 341-345.

N.D.L.R. Nous prenons ce texte pour ce qu'il est, c'est-à-dire une communication présentée à la IV^e Rencontre des écrivains canadiens à Saint-Sauveur, en octobre 1960, qui a beaucoup plus comme but de provoquer des réactions que d'épuiser la question. Mais il contient tant d'intuitions vives que nous ne pouvions ne pas le présenter à nos lecteurs.

L'école des femmes

JEAN LE MOYNE

Il m'est extrêmement désagréable de déclarer que dans le monde de la littérature canadienne-française, ma familiarité séjourne plus, qu'un peu, par devoir et métier; qu'elle n'y trouve pas beaucoup de quoi se nourrir et qu'elle y mange ordinairement très mal. Je dois ajouter qu'elle pourrait s'absenter complètement de ce monde-là sans se sentir privée d'aucun aliment nécessaire.

Combien d'autres disent ou pensent la même chose que moi, comme d'autres encore le disaient il y a cinquante ans! C'est affligeant, mais c'est un fait continu et qui doit avoir un sens. Et j'ai l'impression que, quand on parle autrement, exception faite de l'aveuglement, c'est toujours parce que volontairement ou non, consciemment ou non, on a adopté un point de vue spécial, local ou personnel, supposant l'exercice d'une vertu indispensable aux délicatesses de notre couenne littéraire: l'indulgence. La perspective globale, en effet, est généralement intolérable à nos oeuvres et le jugement selon les normes universelles donne bien souvent mauvaise conscience, comme si, critique ou simple lecteur, on employait malicieusement le mauvais bout de la lorgnette, comme si on se servait d'un critère déloyal.

Si le jugement de la stricte et large humanité est si redoutable à notre littérature, si la considération de nos contextes particuliers lui est si nécessaire, que conclure sinon qu'une part essentielle de réalité lui fait défaut? Je ne prétends pas épuiser la question en répondant qu'il manque à notre littérature la moitié de la réalité humaine, en répondant qu'il lui manque rien moins que la femme. Mais si ce n'est pas tout dire, c'est certainement dire beaucoup.

Dans l'ordre de l'incarnation, lequel définit la condition humaine, l'absence de la femme, l'absence de l'intégrité féminine est une déficience damnable. Cela signifie être à demi-incarné, cela signifie que l'homme en nous est incomplètement admis, reconnu, éprouvé, assumé, alors que toute littérature a pour fonction d'appréhender l'homme total en conscience et d'en rendre compte en lumière de forme. Et cette fonction est la vérification même de la réalité littéraire. La valeur esthétique des oeuvres peut varier

amplement sans compromission de leur réalité, à condition qu'au départ de l'expérience, de l'observation et de la fabrication, soit toujours présent l'homme total.

Car l'art est affaire d'esprit, mais affaire d'esprit selon le mode humain. Et le mode humain, c'est la visitation, l'occupation et l'assomption du charnel entier et du matériel entier par l'esprit amoureux, passionnément et charitablement amoureux. Si l'esprit s'absente le moins ou évacue le moins de ses lieux, un trou d'inhumanité se creuse dans l'humain, la réalité est percée d'irréalité. Il n'y a pas de loi plus belle ni plus exigeante. Analogiquement, elle vaut et en vie et en art, elle vaut et en métaphysique et en mystique. Elle n'admet aucune excuse et ne connaît aucun raccourci. C'est parce que nous n'accomplissons pas cette loi qu'il est si gênant, si fréquemment impossible, de considérer nos oeuvres selon l'optique totalitaire de l'esthétique et que notre critique est si vite forcée de verser dans la sociologie et la psychologie.

Parler autrement qu'en sociologue ou psychologue des personnages féminins qui peuplent notre roman et que notre poésie évoque, j'en serais incapable. Trouver dans nos livres une seule femme qui aurait pour moi la présence d'une princesse Casamassima, d'une Milly Theale, voire d'une sister Carrie, toutes héroïnes américaines, en trouver une seule qui aurait le sens de Mme Verdurin, d'Odette Swann, d'Oriane de Guermantes ou de Rachel-quand-du-Seigneur, me semble impossible. Se demander si notre roman a ajouté quelque chose de nouveau à la connaissance qu'on a de la femme en Occident me paraît insensé.

Les femmes de nos livres n'apportent rien de neuf. Elles sont toutes pareilles et sans mystère sous leurs déguisements de temps, de lieu, de classe. Il n'y en a pas une qui soit surprenante de cette surprise inusable qui provient de la véritable autonomie individuelle du personnage. J'entends par là que le personnage féminin — comme tout autre personnage — est suffisamment indéterminé pour être source de conséquence dans son propre drame ou plus simplement le déroulement de sa vie. Sa réalité exige en effet qu'il soit une des principales sources de son histoire. Il faut qu'il soit à l'image humaine, avec sa part de fatalité, d'incertitude et de liberté. Le dosage est difficile et sans recettes : c'est affaire d'art. Mais si la détermination extérieure est excessive, la réalité du personnage est évidemment compromise, et cela peut aller jusqu'à l'aliénation. Car alors la détermination extérieure fait du personnage un automate, de la même façon que telle ou telle névrose impose à différents sujets des comportements et des rêves stéréotypés jusqu'à la plus écoeurante banalité. Il arrive enfin que le personnage n'est plus créé, mais préfabriqué — ce qui n'a rien à voir avec le littéraire. Or chez nous, vu l'étroitesse de notre expérience collective, les archétypes ne sont pas nombreux. Pour ce qui est des femmes en tout cas, je n'en discerne qu'un.

Nos femmes imaginaires se distinguent par ceci qu'il ne leur arrive rien, ou si peu, ou si mal que ça revient au même.

J'ai fait jadis une constatation qui m'apparaît encore aussi irrécusable aussi éclairante que l'indiscrétion des rêves: nos femmes fictives sont inaccessibles. A l'approche de l'amour, légitime ou non, ou au voisinage quotidien de l'amour, quelque chose en elles s'oppose à la consommation, au don ou, si passager soit-il, à l'épanouissement. Ça fait que ça ne marche guère avec leurs hommes qu'on voit se heurter à différents obstacles tirés des circonstances et de la pathologie. Ces messieurs eux-mêmes ne vont pas très bien d'ailleurs et souffrent de réticences variées, prennent volontiers la poudre d'escampette et le suicide ne leur répugne pas trop. Mais ne les mettons pas en cause pour l'instant.

La liste des échecs amoureux et des attitudes défectueuses et malsaines devant l'amour consignés dans notre littérature serait effarante. J'en appelle à vos souvenirs de lecteurs. Plus les talents s'affermissent et plus la conscience littéraire s'élargit et s'approfondit, plus le tableau est sombre. S'il est arrivé du nouveau, je n'ai pas su le voir, ou je n'en ai pas entendu parler. Quelques héroïnes ont des gestes d'accueil qu'on voudrait bien interpréter — et de quel ardent désir, Seigneur! — comme expression d'authentiques libérations, mais combien ces épisodes sont courts et furtifs, combien leur résonnance est pauvre, alors que la poésie et les richesses de l'intuition se sont concentrées dans le compte rendu des empêchements! On ne sort pas très convaincu du récit de ces étreintes ou de ces unions: le malaise y est trop perceptible.

A quoi attribuer ce désastre monotone? Je disais il y a quelques instants que je ne vois qu'un archétype à nos femmes imaginaires. Quel est-il? Cet archétype — il a soudain crevé les yeux à Oedipe — c'est la mère. Seule en effet la mère peut rendre compte de l'interdit qui frappe nos héroïnes; la mère, respectable, vénérable, sacrée, intouchable, imprenable, la mère est bien le principe d'interdiction que nous chercherions vainement ailleurs.

Sous des travestis variés, avec des subtilités et des grossièretés variables, à travers le jeu indéfini des associations inconscientes, la mère investit la femme de nos fictions. Elle l'investit et la détruit. Ou plutôt, elle l'empêche d'être. Il n'y a plus de femmes, il n'y a que des mères dont on n'a jamais à dire qu'un mot: tabou. Que voulez-vous qu'on en fasse, de ces femmes qui n'en sont pas? Que voulez-vous qu'elles nous apprennent de la femme qu'elles ne sont pas? Quelle poésie voulez-vous qu'elles nous soient puisqu'elles sont inhabitables et inéprouvables?

Je n'espère plus rencontrer chez un écrivain canadien-français la surprise d'une vraie femme. Et pourquoi? Parce que la parenté est arrivée pour ne plus s'en aller. Parce que nous sommes toujours en famille et que notre maudite famille nous réduit tous à la même expérience aliénante. Nous nous connaissons par coeur les uns les autres et qui d'entre nous peut nous surprendre?

Je suis bien tenté ici de me laisser aller à des associations en apparence ^{On} sphématoires. A cause de la loi d'incarnation, les réalités les plus hautes ^{n'ex}istent pas toutes seules et telles quelles dans l'homme: elle ont leur pro-

fondeur creusée en proportion de leur hauteur, elles coïncident avec d'autres réalités, inférieures, souvent très misérables; d'une certaine manière, elles dépendent même parfois de déterminismes obscurs et de besoins élémentaires, sains ou malsains, inavouables à la conscience claire. Ainsi les processus de symbolisation, d'idéalisation ou de rationalisation sans lesquels aucune pensée, aucun art n'est possible; ainsi les motifs de vocation, profane ou religieuse. Par exemple, considérez saint Bernard, extraordinaire contemplatif pas le moins du monde absent du monde, comme le savaient les papes de son temps. Le charme et l'emprise qu'il exerçait sur les hommes qui le suivaient dans le plus rigoureux ascétisme ne s'explique pas uniquement par sa sainteté. Car la sainteté du Christ lui-même n'a pas suffi à séduire celui qui était riche. Bernard, l'homme qu'on a appelé le docteur melliflue, le sécrèteur de miel, avait ce qu'il fallait pour attirer certaine race de bourgeois, qui a certainement donné beaucoup de saints, elle aussi.

Ceci dit, je dis que la malheureuse histoire de famille que racontent nos livres s'éclaire sur la Sainte Famille. Sur le plan de stricte association où je me place d'abord et où les choses ont la même valeur d'indiscrétion que les éléments des rêves, ce n'est pas pour rien que notre peuple aura eu une si grande dévotion à la Sainte Famille.

Un seul des membres de cette famille auguste nous aura-t-il été jamais présenté en sa pleine vérité? On aura cherché en chacun d'eux des raisons de sécurité et des soulagements de frousse, qu'on nous aura présentés et transmis; on se sera identifié à eux par en bas. Joseph n'est pas le mol absent qu'on se figure irrésistiblement, mais comment nier qu'il corresponde à l'homme absolument trompé que nous sommes — en littérature du moins, et auprès de qui le cocu ordinaire est un bienheureux? Car à celui-ci sa femme volage n'est pas nécessairement interdite, alors que lui et avec lui nous-mêmes, nous nous découvrons devant Marie, une mère, et une mère vierge pour le comble de la mesure et la parfaite sûreté du tabou. Ce n'était pas assez, il fallait une mère pas bien, malade, souffrante et saignante et, pour l'aise et le bonheur de ses enfants, avec une belle parure de sept couteaux plantés en plein cœur; puis, pour achever de rassurer les petits, une mère debout sur une lune sentimentale, caressant du pied un serpent bien vivant. Pour patron nous avons le cousin Jean-Baptiste, à qui on égorgera bientôt son agneau et qui se fera couper le cou à cause d'une affaire de femmes. Et Jésus, il sera le petit Jésus, c'est-à-dire l'enfant mâle qu'on empêche de grandir et qu'on fait pleurer, le Jésus que nous ne verrons jamais devenir vrai homme et dont on tirera la quatrième hypostase, le Sacré-Coeur, symbole de l'amour déraciné de sa terre corporelle et montré sur le coussin inerte de sa poitrine d'os et de chair.

Que ces associations horribles et lamentables soient en accord avec notre vérité, je suis incapable d'en douter. Elles rejoignent trop bien ce que notre roman, ne cesse de raconter ou d'insinuer, pour que je doute toucher par elles la femme en nous qu'on a voulu abolir et l'homme en nous qu'on a voulu faire mourir. Et parce qu'elles bafouent la Famille Sainte dont les membres sont les enfants prodiges les plus prodigieux qui furent jamais et

les adultes les plus formidables qui mûrirent jamais, parce qu'elles les baffouent et les réduisent, eux, dont l'histoire est celle de l'Amour de Dieu pour l'homme, consterné, je loge une fois de plus la source de notre mal au plus profond des valeurs et de l'intimité de notre peuple: sa religion, notre catholicisme exproprié par le cléricalisme et perverti par le dualisme.

Je sais que nous n'en sortirons pas sans la désaffection collective plus ou moins complète dont on s'alarme en haut lieu — sans y rien comprendre d'ailleurs. On perd la foi, et il y a de quoi. Mais il y a aussi amplement de quoi dans le Christ qui, lui, ne perd rien, ni personne. Moi, je n'en mène pas large là-dedans, dans l'Eglise et dans le monde, mais mon espérance a toutes les mesures de l'espace et du temps.

Et je ne pense pas que nos auteurs nous feront rencontrer enfin la promesse, dont se souvenait tragiquement Saint-Denys-Garneau, si nous restons en famille. Elle est trop petite, la famille québécoise, même en tenant compte des cousins riches et des cousins pauvres de France. En ce qui me concerne, je ne resterais en famille à aucun prix, ma parenté fût-elle la plus authentiquement croyante ou la plus honnêtement laïcisante. Mon héritage français je veux le conserver, mais je veux tout autant garder mon bien anglais et aller au bout de mon invention américaine. Il me faut tout ça pour faire l'homme total.

Jean LE MOYNE